

JULES FOURNIER

LETTRES
DE FRANCE



La collection « Mémoire des Amériques »
est dirigée par David Ledoyen

© Lux Éditeur, 2003
Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada,
du programme de crédit d'impôt pour l'édition du gouvernement
du Québec et de la SODEC.

Dépôt légal 4^e trimestre 2003
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-922494-97-7

www.luxediteur.com

PRÉSENTATION

En avril 1910, au retour d'une rêverie le long des quais du port de Montréal, Jules Fournier croise Louis-Joseph Tarte, directeur du journal *La Patrie*. Le jeune pamphlétaire est alors plus célèbre que jamais à la suite de son emprisonnement pour libelle diffamatoire et pour la publication de ses *Souvenirs de prison*¹. Tarte souhaite le prendre à son service comme journaliste politique. Fournier objecte tout de go un voyage prochain en France. Rien n'est moins vrai, mais le directeur le prend au mot : il lui propose sur le champ de partir en tant que correspondant pour *La Patrie*.

Au fond, il n'en coûte pas trop à Fournier, qui rêve de pays lointains, de partir ainsi, heureux qu'il est de profiter de l'occasion pour retourner « vers la belle France ». Sans qu'il ne se fasse prier davantage, le voilà donc qui pose pour la seconde fois le pied sur le pont d'un transatlantique à destination de la France.

Pendant plus de deux mois, il va adresser à *La Patrie* ses lettres de France. Dès la première lettre, il se présente à ses lecteurs comme un guide porté par la curiosité et la fantaisie. Le choix de délaissé les monuments habituels s'impose de lui-même. Pas question d'entretenir le lecteur de la tour Eiffel, de l'Arc de triomphe, de la place de l'Étoile, du Panthéon ou de Notre-Dame de Paris. Ce qui l'intéresse plutôt ? Les gens, la vie. La politique aussi, bien qu'il affirme sans cesse qu'elle ne l'intéresse pas. Et, dans ce cadre, Fournier manifeste autant que jamais ses sentiments contradictoires en rapport avec son identité culturelle.

On trouve dans ses reportages tout à la fois la célébration de son identité franco-canadienne et l'expression permanente d'une souffrance intérieure vis-à-vis de sa condition culturelle en Amérique du Nord. Comme Olivar Asselin, son ami journaliste, il éprouve au fond un certain malaise à ne voir dans son pays natal, pour tout cadre socioculturel véritable, que des trappeurs devenus des urbains après deux cents ans mal assumés de métissage en pays « sauvage ». S'il est bel et bien issu de ce nouveau monde métissé, un monde dont il connaît bien la grandeur comme les travers, Jules Fournier aurait néanmoins voulu baigner tout entier dans la culture classique de l'Ancien Monde dont la littérature française lui semble la quintessence.

Au Canada français, Fournier considère qu'il ne peut compter sur une littérature autonome. Dans une célèbre polémique, il avait d'ailleurs tenté de faire valoir l'inexistence de cette littérature à Charles ab der Halden, un critique d'origine alsacienne qui se piquait, lui, d'avoir trouvé des lettres au pays des érables. En juillet 1906, Fournier avait écrit dans *La Revue canadienne* : « Il n'y a pas de littérature canadienne-française. La chose ne se discute pas. »

Que faut-il penser d'un homme qui d'une part déclare que la littérature canadienne-française n'existe pas et qui, d'autre part, va s'échiner à préparer une anthologie de la poésie canadienne? Peut-on vraiment produire une anthologie à partir d'une non-littérature ?

Au fond, à travers sa polémique sur l'existence d'une littérature proprement canadienne, le polémiste Fournier mettait surtout en cause l'activité intellectuelle de ses compatriotes. À cet égard, la cible réelle de ses attaques demeurera toujours la critique. En un mot, il la juge incompétente. C'est cette défaillance de la critique, croit-il, qui entraîne le maintien d'une production littéraire de piètre qualité et, partant, d'un cadre culturel de mauvaise tenue. Auteur lui-même d'un roman, *Le crime de Lachine*, d'abord publié sous pseudonyme, Fournier ne le considérera toujours que comme une matière avec laquelle la critique pourrait s'exercer et qui permettrait de justifier quelque peu l'existence d'une littérature authentique.

Pour Fournier, la littérature de son pays reste à venir. D'où viendra-t-elle ? Le destin de la littérature de la nord-amérique

franco passe-t-il forcément par la France ? Comme plusieurs de ses compatriotes éduqués dans des collèges classiques, Fournier croit que oui. Ainsi vit-il tourné vers la recherche des conditions culturelles favorables à l'éclosion de fleurs de France en Amérique. Il songe sans cesse à l'outre-Atlantique comme à une extension nécessaire de ses horizons. Or, une fois en France, il semble souvent ne chercher que son Amérique...

En France, sa mémoire et sa propre culture le ramènent en effet à la réalité qu'il a quittée. Il se trouve alors à cheval entre cette réalité absente et celle qui lui est présente. Fournier apparaît ainsi à la fois soulagé de se trouver ailleurs tout en se trouvant incapable d'y être tout à fait, et inversement. Ce déchirement intime, plusieurs générations d'intellectuels canadiens-français la connaîtront jusqu'à l'aube des années 1960.

La France lui renvoie une image de lui-même qu'il n'arrive ni à délaisser, ni à assumer tout à fait. Il retrouve dans les petites gens une partie de son peuple. C'est en tout cas par les humbles, les hommes de peu, que Fournier est surtout ému. La langue de ces gens simples, paysans ou ouvriers, l'intéresse visiblement beaucoup. Dans ses pérégrinations françaises, il apparaît à la recherche des fondements de son pays à travers l'observation de la langue, des caractères et des habitudes de la descendance de ses aïeux.

En Normandie, il trouve pour la première fois des gens qui lui ressemblent, des gens qui par ailleurs s'intéressent tout naturellement à son pays canadien. Nulle part ailleurs, dit-il, il n'a senti cela. Fournier se prend alors d'affection pour le presque pays normand. Le 5 mai, il écrit : « Ce qui me consola un peu, ce fut de retrouver ici, dans toute sa pureté, le type de race qui se rencontre plus fréquemment dans les campagnes de la province de Québec. Prenez ces bonnes gens de Rouelles, transplantez-les dans telle paroisse canadienne que je vous dirai, au milieu de nos "habitants", et je défie bien qu'on me trouve un homme capable de distinguer ceux-ci de ceux-là. Ce sont, ici comme là-bas, les mêmes traits, la même expression de figure, mêlée de bonhommie et de défiance, le même regard à la fois souriant et réservé... Je notai même, hier, des ressemblances d'individus vraiment saisissantes. »

À Gainseville, il rencontre des paysans qui le rendent heureux et qui, dit-il, lui procurent une émotion rare : « celle de

retrouver, à douze cents lieues de mon pays, les figures, les expressions, l'accent de "cheu nous"! »

Mais la contradiction affleure vite et s'exprime dans un axe nord-sud. Fournier sent en effet qu'il se trouve, sur le plan intellectuel, mieux à son aise dans le Sud français, le pays des écrivains, de la pensée, de la parole, de l'érudition, de la culture. Ce sentiment s'exprime entre autre par l'admiration qu'il voue à la Conquête romaine, celle qui a donné, affirme-t-il, la « civilisation » à cette France qu'il admire et qui le nourrit. Il affirme que « c'est surtout, on le sait, de l'établissement romain que date la civilisation de ce pays ». Or, au Nord, les descendants de ses aïeux sont parmi ceux qui ont été le moins touchés par la civilisation romaine. Ce ne sont toujours, finalement, que de sympathiques barbares pour qui on ne peut que se prendre d'affection...

Dans *La Patrie* du 16 juin 1910, Fournier écrit : « On voit quand même assez que les Méridionaux ont bien quelque raison de vanter leurs origines latines. Ils ont été les premiers d'entre les barbares à sucer le lait de la majestueuse louve romaine. Ils ont connu, il y a deux mille ans, une civilisation telle que le monde n'en a pas vu de pareille. Ils sont en France les fils aînés de l'Esprit. Et c'est au Midi que la France doit l'essentiel de ses qualités : l'amour de l'art, le goût et la gaieté ».

Si le Sud, marqué au sceau brûlant de Rome, a donné à la France « dans le dernier siècle, au moins les trois quarts de ses grands poètes, pour ne rien dire de ses orateurs, depuis Gambetta jusqu'à M. Jaurès », que dire des cousins normands ? Fournier observe avec tendresse que ces gens du Nord apprécient le « pommier canadien », entre autres choses. Mais il ne trouve là, au fond, qu'une simplicité touchante qui lui rappelle celle de son pays. La France qui le nourrit est bien celle du Sud ; celle du Nord appartient à celle qui le définit et, dans une certaine mesure, l'angoisse.

Fournier ne semble pas considérer que des premiers hommes contraints au servage par Rome et de ceux qui profitèrent de cette conquête naquit une nouvelle génération d'hommes qui se contentèrent de vivre dans l'état de servitude où ils étaient nés. La conquête culturelle et politique prend sous sa plume la simple allure d'un bienfait intégral. « Sous le règne d'Auguste, quelques Provençaux brillaient déjà dans les lettres latines, et l'on rappelle à ce sujet que le précepteur de Quintilien,

Domitius Afer, était un Gaulois d'origine. [...] Cent ans plus tard, la civilisation s'était répandue, avec une extraordinaire puissance, dans toute la région du Rhône. » Il note par ailleurs que le pays n'avait jamais été aussi bien portant que sous la gouverne romaine.

Ainsi, en France même, apparaît en filigrane le dilemme colonial dans lequel Fournier se trouve plongé : héritier et amoureux de la culture française, il appartient pourtant, en tant que Canadien français, à ces Français du Nord, ceux qui trouvent justement à ses yeux le moins de profondeur culturelle. Or, sous le ciel haut d'Amérique, ces Français de seconde zone ont été conquis par l'Angleterre, sorte de Romains impériaux d'un autre temps. Que doivent faire, dans un tel contexte, pareils hommes d'Amérique pour atteindre un destin plus élevé et plus profond que leurs seules expériences grâce à une imagination et une intelligence proprement françaises ? Que faire pour la culture dans un pays où, le plus souvent, on ne parle que de la neige et de ses suites ? La question reste alors pour lui largement insoluble.

La remarquable curiosité de Fournier, comme en témoignent les articles qu'il publie lors de ce voyage, ne s'arrête pas à la seule question culturelle. Fournier donne maintes fois la preuve qu'il connaît fort bien, entre autres choses, la vie politique d'outre-Atlantique.

La campagne électorale qui se déroule alors lui offre plusieurs fois l'occasion d'exprimer ses vues politiques par le biais de reportages consacrés à diverses formations. En France comme au Canada français, il continue de se montrer opposé au système représentatif.

Fournier croit au rejet viscéral du parlementarisme et des politiciens par le peuple pour expliquer la lassitude populaire à l'égard des campagnes électorales. Pour lui, c'est le peuple, et le peuple seul, qui doit avoir pleine autorité.

De Paris, il écrit le 12 avril : « Durant un précédent séjour en France, il m'arrivait chaque jour de causer, au hasard de la promenade, avec un grand nombre de personnes de toute catégorie. Dévots ou athées, bourgeois ou anarchistes, radicaux ou réactionnaires, tous m'intéressaient également. Eh bien ! je n'ai pas souvenir d'avoir jamais rencontré un seul homme

– *un seul* – qui crût devoir manifester quelque sympathie aux politiciens. »

Porte-t-il un intérêt particulier au plus bruyant des groupes antiparlementaires, celui de l'Action française, ce rassemblement d'extrême droite mené par Charles Maurras et dédié tout entier à la restauration de la monarchie en France ? Devant ces réactionnaires, Fournier prend soin lui-même de minimiser son intérêt : « Du côté "réactionnaire", comme on dit ici, il y a également – en dehors bien entendu de la droite parlementaire – un groupe intéressant. Je dis : « intéressant ». Je ne dis pas plus que cela. Je ne suis pas venu ici pour juger les partis politiques. Je ne dis pas que ce groupe a raison, et encore moins qu'il triomphera jamais. C'est le groupe royaliste de l'"Action française" ».

L'Action française de Charles Maurras est alors difficile à éviter dans le paysage politique français. Même le vieux Henri Rochefort, l'ancien meneur de la Commune de 1870, a changé au point d'apprécier fortement l'Action française. Lors d'une rencontre avec lui, Fournier évoque Arthur Buies, qui avait baptisé son journal *La Lanterne* en l'honneur de Rochefort. Fournier va aussi rendre visite au poète Mistral, chantre du régionalisme qui est devenu pour Maurras, après qu'il l'eut honni, un monument vivant pour l'Action française. Fournier est aussi sensible à la plume d'Édouard Drumont, antisémite notoire dont le succès et la renommée sont aujourd'hui difficiles à expliquer. En plus de diriger *La Libre Parole* – journal auquel Fournier a accordé une entrevue en 1909 –, Drumont a publié *La France juive*, un ouvrage qui conjugue les trois passions qui marquent l'antisémitisme moderne : l'antijudaïsme chrétien, l'anticapitalisme primaire et le racisme pseudo-scientifique. C'est en 1886 que Drumont publie son long essai sur les Juifs en deux volumes. En 1914, le livre en sera à sa 200^e édition... Fournier l'a-t-il lu ? Fort possiblement.

Mais pour Fournier les candidats royalistes ne valent vraiment pas mieux que les autres. Il observe d'ailleurs que le peuple se fout du candidat royaliste. « Le populo de Clignancourt – pour lui emprunter son langage – se f... évidemment de tout cela. Et il ne voit, dans ce nouveau réformateur, comme dans les orateurs qui l'ont précédé, qu'un fumiste. Toutefois, il l'applaudit à tout casser – comme les autres – dans ses critiques du parlementarisme. »

Esprit libre, curieux de tout, Fournier se promène en fait de part et d'autre du spectre politique. Le 12 avril, il assiste à une réunion de « libertaires » avec un plaisir non dissimulé. « C'était une réunion libertaire, du reste nombreuse et intéressante. » Il offre même à ses lecteurs le portrait d'un anarchiste : « Figure en oval allongé, encadrée d'une barbe merveilleuse, chevelure abondante, vastes yeux de rêveur, un peu langoureux même. Expression d'immense douceur... » L'anarchiste en question propose tout simplement de ne pas voter... Au fond, l'homme libertaire propose, avec la douceur et la bonté, une partie de ce que les royalistes réclament avec violence et hauts cris : « Des parlements, n'en faut pas plus ! Les mauvais y accomplissent tous les crimes et les bons s'y corrompent... »

Dans son article du lendemain, Fournier rend à nouveau compte de la réunion libertaire. Il observe que « tout ce monde écoutait, presque sans interruptions, l'orateur du moment, lequel proclamait, comme les autres, qu'il n'y a qu'un moyen de libérer la France, et que c'est "de ficher le parlement par terre" et les députés dans la Seine. » Tout, chez Fournier, indique qu'il est alors d'accord avec cette proposition révolutionnaire.

Le 19 avril, à l'occasion d'un compte rendu d'une réunion de « socialistes radicaux », Fournier écrit encore au sujet des parlementaires : « Il n'y a qu'un point sur lequel tout le monde semble être d'accord : c'est sur le mépris que méritent certains députés. »

Son sentiment que la politique est un cloaque est rehaussé, tout au long de ses reportages, par une suite d'observations qui tendent à déconsidérer tous les partis. Ainsi insiste-t-il beaucoup pour souligner le fait que le système permet à un idiot d'être candidat mais le refuse à une femme intelligente.

Le polémiste est là. Il guette. Voilà notre Fournier qui visite le zoo du Jardin des Plantes : « Là, du moins, derrière les barreaux de leurs cages, je pouvais les braver tout à mon aise. Si vous croyez que j'y manquai !... Je traitai le chacal de sous-ministre, le léopard de shérif, l'alligator de procureur-général. Devant la cage du tigre, j'allai jusqu'à proférer ce mot effroyable : « premier ministre ». (« Eh, va donc, premier ministre... ») Enfin tous – vous m'entendez? tous! – je les qualifiai collectivement d'hommes politiques. À ce dernier mot,

quelques sourds grognements se firent entendre. Mais ce fut tout, les barreaux restèrent intacts. »

Fournier semble n'estimer que trois figures intellectuelles en France. « Il y a trois hommes qui, depuis vingt ans, ont dominé la vie intellectuelle française : ce sont MM. Jules Lemaître, Anatole France – et Maurice Barrès. Il y eut en France des écrivains plus puissants : je ne crains pas de le répéter, après tant d'autres, qu'on n'en connut jamais d'aussi intelligents, d'aussi "compréhensifs". »

Au fond, ce long reportage en France, publié ici pour la première fois, est d'abord et avant tout un avis à comparaître adressé à la réalité afin de faire la démonstration suivante : « Que la politique, mes amis, est donc la même dans tous les pays ! Et que les politiciens, quelles que soient du reste leurs différences morales, se ressemblent donc tous par certains côtés ! »

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

1. Jules Fournier, *Souvenirs de prison*, Montréal, Comeau & Nadeau (Lux), 2001.

LES PREMIERS PAS SUR LE SOL FRANÇAIS

LA FRANCE MODERNE VUE PAR UN CANADIEN

*À bord du Touraine,
en vues des côtes de France,
1^{er} avril 1910*

Tous les printemps, quand viennent les premiers beaux jours, j'ai l'habitude d'aller faire une promenade sur les quais. C'est mon pèlerinage annuel. Chaque fois, je passe là de longues heures. Le port, avec ses matelots qui se hâtent, ses débardeurs haletants, semble une fourmilière. On entend rouler les barils, grincer les treuils, crier les sifflets d'équipages. Et, dans l'immense rumeur laborieuse, sous le chaud soleil d'avril, vous contemplez les grands steamers prêts à lever l'ancre... Il n'est pas d'endroit plus propice au rêve. Que de fois, dans ce décor, ne me suis-je pas figuré que je m'embarquais pour un lointain voyage! sous des cieux inconnus, vers quelque ville fabuleuse « aux murs de bronze et d'or »! Que de fois, tour à tour n'ai-je pas cru que je partais, sur un de ces vaisseaux, pour l'Espagne ou les Antilles, pour le Rhône ou le Guadalquivir! Je distinguais parfaitement, à travers les odeurs d'huile et de goudron, le parfum des citronniers, des amandiers, des orangers en fleurs. Il me semblait dans le vent du large, des bouffées d'air tropical. Et, le soir venu, je regagnais lentement mon logis emportant, avec la nostalgie de ces pays que je ne verrai jamais, tout l'évanouissement d'un beau songe épanoui. Cette année, les belles après-midi sont venues de bonne heure, et

quoiqu'à la mi-mars on n'eût pas encore vu d'hirondelles, on pouvait déjà se croire au printemps. Je m'y croyais tellement, pour ma part, qu'il me prenait parfois, en plein midi, des envies folles de me sauver sur les quais, comme les autres années, parmi les grands bateaux voyageurs... C'est à quoi je pensais, ce jour du mois passé que je remontais à petits pas vers le haut de la ville, lorsque au coin d'un rue, je me trouvai soudain face à face avec le directeur de *La Patrie*.

— Voulez-vous, me dit au bout de quelque temps M. Tarte, voulez-vous écrire dans *La Patrie* ? Vous pourriez peut-être, pendant la session...

— Monsieur, répondez-moi, que vous ai-je fait pour que vous me parliez vous aussi de politique ?

— Mais pourtant...

— N'insistez pas, je vous prie : j'ai promis de faire mes Pâques.

Et maintenant, en songeant aux paquebots du port, j'ajoutai : « D'ailleurs, je pars la semaine prochaine pour la France. » Je prends les astres à témoins qu'à ce moment-là, je ne pensais pas plus à partir pour la France qu'à m'embarquer pour la Terre de Feu. Mais je faillis être bien embarrassé, car le directeur de *La Patrie* me dit : « Vous allez me donner vos "impressions de voyage" ? » Après quelques secondes d'hésitation, je répondis froidement :

— Oui, je veux bien.

— C'est promis ?

— C'est promis.

Après cela, je ne pouvais plus guère me dérober. J'étais pris. Et voilà comment il se fait qu'une simple plaisanterie est devenue une réalité ; que je me trouve en ce moment à bord du *Touraine* et que, dans quelques heures, j'aborderai sur les côtes de France. Je suis chargé, Mesdames et Messieurs, de vous servir de cicérone dans ce merveilleux pays. C'est une responsabilité dont je sens bien tout le poids. Mais j'aurai, en cours de route, tant de choses intéressantes à vous montrer, que j'espère ne pas vous laisser vous ennuyer. Si vous voulez, nous n'allons pas, pour commencer, nous embarrasser d'un « itinéraire ».

LA FRANCE VUE PAR UN CANADIEN

Il ne s'agit pas pour nous de faire nécessairement notre « Tour de France ». Nous n'avons pas à dresser la nomenclature de tous les monuments historiques, de tous les sites réputés, enfin de tous les endroits célèbres, qui ornent la terre de nos ancêtres. Notre voyage devant durer quelques semaines à peine, nous n'aurons pas le temps de tout voir. Nous tâcherons uniquement de satisfaire comme nous pourrons notre curiosité, ne nous laissant guider, dans le choix de nos excursions, que par le hasard des événements et, beaucoup aussi, par notre fantaisie. Et d'abord, nous laisserons soigneusement de côté la tour Eiffel, l'Arc de l'Étoile, le Panthéon, voire Notre-Dame de Paris... Nous irons peut-être à Rouen, mais on vous fera grâce de la cathédrale et de l'Hôtel de ville. Ces monuments, depuis longtemps, sont connus; tout le monde en a entendu parler, tout le monde les a vus, du moins en photographie. De Paris, nous ne verrons, sauf exceptions, que quelques détails, en général méprisés du voyageur et pourtant, aujourd'hui, les seuls qui soient vraiment dignes d'intérêt. En revanche, on vous conduira dans la province assez fréquemment, vous arrêtant de préférence devant le langage et la physionomie des paysans et des villageois, leurs usages particuliers, leurs coutumes, leurs traits de mœurs... On vous les fera voir chez eux, à leurs travaux, dans les réunions électorales, au cabaret. On essaiera de vous indiquer en quoi et par quel aspect ils diffèrent de leurs cousins des rives laurentiennes. On vous montrera, enfin, autant qu'on le pourra, la France contemporaine vue par un Canadien.

LES ÉLECTIONS FRANÇAISES

La tâche, en ce moment, nous sera d'autant plus facile que, justement, la France entière, d'ici quelques jours, sera plongée corps et âme dans la tourmente d'une grande consultation électorale. C'est en effet, comme vous le savez, le 24 avril que doit se donner le premier scrutin des élections générales, et le 8 mai (jour du ballottage) qu'elles se terminent. Nous aurons donc là quelques-unes des manifestations les plus intéressantes de la vie moderne, le caractère et la mentalité du Français d'aujourd'hui. De l'endroit où nous sommes en ce moment, on aperçoit déjà dans le lointains les côtes de la

France. Six heures viennent de sonner, la Manche, houleuse et courroucée, s'agite convulsivement sous les derniers rayons du soleil couchant. Et cependant que je vous écris ces lignes zigzagantes au hasard du roulis et du tangage, je songe aux hardis matelots qui, il y a de cela deux ou trois siècles, partaient de là-bas, des dernières lignes de l'horizon, pour les terres neuves, pour l'Amérique, pour l'inconnu.

LA FRANCE, BERCEAU DE NOS ANCÊTRES

Je songe à ces émigrants de 1608, de 1650, de 1700, de 1750 encore qui, sur des vaisseaux de cent tonneaux, s'embarquaient de Dieppe ou de Saint-Malo, de Honfleur ou de La Rochelle, pour les rives de la Nouvelle-France. Les uns venaient de Bretagne ou de Normandie, les autres d'Auvergne ou du Poitou; ceux-ci de Saintonge, ceux-là du Bourbonnais ou de la Gascogne. Combien de familles canadiennes ne conservent-elles pas, encore aujourd'hui, la trace de leur origine jusque dans leur noms : Montpetit, dit le Poitevin, Langevin (ou l'Angevin), Picard, Breton, Normand, Gascon, La Rochelle... Dans la région d'où je viens (Soulanges), n'ai-je pas rencontré, outre tous ces noms, des « Bourbonnais » (il y en a des multitudes), et jusqu'à des « Vivarais » ? Le Vivarais, comme on sait – ou l'on ne sait pas – est le territoire qui s'étend autour de Viviers, dans les plaines du Midi de la France. Ainsi, il n'est pas une province, il n'est pas un petit coin de terre en ce pays qui ne nous ait fourni au moins un petit nombre d'émigrants. De même de tous ceux qui liront ces lignes, il n'en est pas un seul qui, en cherchant plus ou moins longtemps, ne viendrait à bout de trouver, dans quelque « patelin » de France, le lieu d'origine de ses ancêtres. C'est donc à travers la France, berceau de nos ancêtres, que nous allons, Mesdames et Messieurs, voyager de compagnie, si vous le voulez bien. Il y a là, soyez-en sûrs, de quoi vous intéresser énormément; et, si j'y manquais, il ne faudrait en vouloir ni à la France, ni à *La Patrie*. Il ne faudrait vous en prendre qu'à votre guide.

LA FRANCE MODERNE VUE PAR UN CANADIEN

21 AVRIL 1910

Paris, le 5 avril

Mon cher Directeur, une forte épidémie de grippe sévit en ce moment à Paris. J'en suis atteint depuis mon arrivée. Au moins, on ne dira pas que je ne parle que par oui-dire des sujets d'actualité. Et c'est d'un lit de fièvre, grelottant et à demi-mort, que je dicte à un bienveillant ami mon article d'aujourd'hui... Je demande pardon, d'avance, à la syntaxe, et surtout au lecteur. Voici donc les quelques pauvres notes que j'ai à vous communiquer :

L'arrivée au Havre. Il n'était pas loin d'une heure du matin, samedi, lorsque le *Touraine*, longtemps immobilisé par le mauvais temps dans la rade du Havre, put enfin toucher les quais. Le dernier train pour Paris, à ce moment-là, avait depuis longtemps quitté la gare. — Et donc, demandez-vous, que faire dans un « port » à moins que l'on ne songe ? Ce qu'on peut faire, chers lecteurs et bien-aimées lectrices?... Eh bien, l'on peut visiter la ville ; et c'est ce que je fis, quant à moi, très consciencieusement — pour le compte de *La Patrie*. Je ne pris ni tramways, ni taxi-auto. Je pris tout simplement mes jambes et, deux heures durant, je déambulai au hasard par les rues mal éclairées du Havre. Rues tortueuses et mal éclairées, vraies rues québécoises. J'y vis surtout des cafés — beaucoup de cafés — où des gens en haillons, à figure crasseuse et hagarde, buvaient en bavardant des boissons équivoques.

— Qu'est-ce donc que ce monument ? demandai-je, au bout d'une demi-heure, à un sergent de ville (chez nous un *policeman*).

— Ça?... C'est l'église Notre-Dame. Et si vous tournez à droite, vous rencontrerez la place Gambetta.

Place Gambetta, je me trouvai soudain devant les « Onze Billards ». Les Onze Billards, au Havre, ne sont pas une mince institution. C'est le premier café de la ville. Le nom seul, du reste, ici, suffirait à l'indiquer. Il faut savoir qu'en France, un billard, cela compte pour quelque chose, voire pour beaucoup ! Même à Paris, vous rencontrez fréquemment cette annonce à la devanture d'une buvette ou d'un restaurant : trois billards — deux billards, ou même : un billard. C'est comme pour

le téléphone : jusque sur les grands boulevards, dans la Ville-Lumière, le fait de posséder un de ces appareils constitue presque un titre de gloire. Il est vrai que dans ce dernier cas il y a au moins une excuse : car, comme l'a dit très justement l'auteur de *Cyrano*, « c'est bien plus beau lorsque c'est inutile ! » Mais où vais-je m'égarer ?... Je ne voulais que vous dire que j'entrerais tout naturellement aux Onze Billards. J'y trouvai des champions plus ou moins authentiques, occupés à se disputer, en même temps que la victoire, les sourires des Havraises... Voilez-vous la face, ô mes confrères du Canada ; il y avait là des Havraises ! Elles n'étaient pas belles, et j'ai cru remarquer qu'elles avaient beaucoup d'assurance, « pour des jeunes filles ». Tout en absorbant de meurtrières absinthes, ces nymphes lançaient, à des vieillards dépravés qui reluquaient par-dessus le monocle ou le lorgnon, de meurtrières œillades. Et ces vieillards, sinon ces bonnes femmes, ne m'inspirant qu'un intérêt mitigé de quelque horreur, je repartis pour le port. Tout en cheminant, j'observai la physionomie nocturne de la ville. Et il me sembla que Le Havre ressemblait étrangement à Québec, et qu'en vérité, c'était à s'y méprendre ! Même calme, mêmes rues, mêmes types de maisons ! Il n'y a qu'une chose, entre les deux cités, qui diffère : à Québec on trouve surtout des côtes, au Havre on voit surtout des ponts. À preuve : comme j'approchais du *Touraine*, au retour, j'aborde, sur un pont, un joyeux pochard :

— Vous êtes du Havre, n'est-ce pas, mon ami ?

— Pour sûr !

— Eh bien, pourriez-vous m'indiquer le quai du *Touraine* ?

— Le quai du *Touraine* ?... (Un silence) Tenez : vous allez traverser ce pont-ci ; et puis, vous tournerez à votre droite et vous verrez un autre pont : vous le passerez... Ensuite... (nouveau silence)... ensuite vous allez marcher un peu et vous allez rencontrer encore un pont ; c'est forcé, n'est-ce pas... Oui, messeigneurs, au Havre, c'est forcé : l'on rencontre toujours un pont. Comme à Québec l'on rencontre toujours une côte... — mais je vous le demande en grâce, n'allez pas juger là-dessus ni Québec, ni Le Havre.

ENTRE LE HAVRE ET PARIS

Samedi matin (2 avril), à huit heures, départ du train spécial pour Paris. Du quai jusqu'à la gare du Havre, la voie suit des

courbes continues et accentuées qui forcent le convoi à n'aller que très lentement. Au long des rails, des enfants suivent, hâves, déguenillés, qui mendient aux voyageurs des sous. L'un d'eux, montrant, en guise de main droite, un moignon informe, s'acharne particulièrement... Et tout cela, à l'arrivée ne paraît point donner aux étrangers une bien haute idée du pays. Pour comble, voici qu'avant d'atteindre la gare, un wagon de deuxième saute hors de la voie. Une centaine de fonctionnaires (car le chemin de fer de l'« Ouest » appartient à l'État) accourent en hâte. Que font-ils ? Rien du tout... Ils attendent des ordres. Et, en attendant, ils « blaguent » et ils rient. Nous restons là deux heures en panne, pour un accident qui, partout ailleurs, se fût réparé en dix minutes. C'est, du moins, l'avis des voyageurs : Anglais, Allemands, et surtout Américains, qui se hâtent d'en conclure à l'infériorité des chemins de fer français. Quand enfin nous repartons, c'est pour voir défiler sous nos yeux un des quartiers les plus intéressants de la ville. Je note à la hâte, parmi les enseignes que nous apercevons à la devanture des cafés, des magasins, des bazars, ces noms bien connus chez nous : Létourneaux, Laporte, Normandin... Si le centre du Havre ressemble fort à Québec, en revanche, sur les confins de la ville, on se croirait presque dans la partie nord de Westmount. Les maisons, à peine un peu différentes d'architecture, s'étagent de même au flanc d'un coteau pareil. Une seule chose vous avertit clairement que vous n'êtes pas au Canada. C'est la verdure. Partout, les arbres ont déjà leurs feuilles. L'herbe pousse partout en abondance. Dans les potagers, on voit les choux, la laitue, *et cetera*, au point où ils en seront à Montréal aux premiers jours de juin. Mais le train, maintenant, file à toute vitesse. C'est la pleine campagne. Cette verdure, là-bas, ce sont les blés : autant qu'on en puisse juger du chemin de fer, ils ont déjà trois ou quatre pouces de hauteur. Qu'en diraient nos « habitants »?... Les pommiers ne sont pas encore fleuris, mais, un peu plus loin de la mer, nous rencontrerons des poiriers en fleurs. J'en verrai peut-être au Canada, vers le 15 mai, si je suis alors, mes chers lecteurs, parmi vous. Tout le long de la route, le train qui nous transporte court parallèlement à la Seine. À tout instant, nous voyons miroiter, soit à notre droite, soit à notre gauche, ce grand fleuve de France qu'à peine chez nous on appellerait une rivière et que des chalands résignés, et que des remorqueurs essoufflés, remontent sans fin,

vers son embouchure... La Seine... Des saules se penchent sur elle, si bas qu'on croirait qu'ils vont s'y noyer, et des peupliers s'y mirent, et des chênes, mangés par les guis parasites, et si beaux pourtant qu'on les croirait dérobés à une toile de Corot ! Jusqu'à Paris, sans interruption, le paysage reste le même. Et c'est une joie sans borne pour les yeux... Il existe peut-être ailleurs de plus beaux panoramas, il en existe sûrement de plus saisissants ; mais nulle part, j'en suis sûr, il ne peut s'en trouver de plus agréables. Dans ces bois bien taillés, dans ces maisons entourées d'un jardin clos et déjà presque noyées sous la verdure, dans ces collines aux lignes harmonieuses, dans ces villes rouges ou blanches qui semblent nous saluer au passage, c'est déjà tout le sourire et la grâce du pays français que nous apercevons. Mais la prose ne perd jamais ses droits, et c'est le nommé Heinz, le fameux marchand de marinades, qui se charge ici de nous l'apprendre. Figurez-vous que, non content d'avoir placardé l'annonce de ses produits tout le long du Grand-Tronc, entre Montréal et Vaudreuil, il veut aussi se faire connaître en France. Du Havre à Paris, les affiches de Heinz proclament peut-être mille fois, devant les voyageurs des cinq parties de l'univers, la supériorité de *57 varieties*... C'est effrayant. Cela tire tellement l'œil que l'on en oublie presque de contempler les routes. C'est dommage, car les routes de France valent vraiment d'être vues. Je pose en fait qu'il n'y a pas une rue de Montréal, ni d'aucune ville du Canada, qui soit plus propre ou mieux entretenue que les routes publiques à travers la campagne normande. C'est une chose dont nous n'avons pas – dont nous ne pouvons pas avoir idée chez nous. Et, après cela, ce que je demande, c'est que l'on ne m'accuse pas d'avoir voulu, moi aussi, découvrir la France. Je ne dis pas que je l'aurais tout à fait volé !